



N° 14 – Avril 2010

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr



Grazzetti



SOMMAIRE

1. REPARTONS POUR UN NOUVEAU CYCLE !	Francis Tugayé	3
2. ET TOMBE LA PLUIE...	Christian Faure	5
3. VERS LA CINQUIÈME SAISON	Roland Halbert	11
4. SITUER LE TEMPS...	Claire Gardien	14
5. INSTANTS CHOISIS		15
6. LES 137 HAÏKUS OU SENRYÛS (ambiances hivernales)		21
Index des auteurs		21
7. HAÏBUNS		33
7.1 D'un voyage à l'autre	Graziella Dupuy	33
7.2 Jardin d'hiver	Claire Gardien	41
7.3 Parenthèse enchantée	Marie-Noëlle Hôpital	44
7.4 De Noël	Maria Tirenescu	46
8. Appel à contribution au « Projet kigo (printemps) »		47

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Francis Tugayé

Un cercle est bouclé, nous repartons dans le cours des quatre saisons – des cinq saisons ?

Que ce soit dit d'emblée. Sans l'aide et la confiance de **Dominique Chipot** ce numéro de Ploq; (consacré aux ambiances hivernales) aurait été extrêmement difficile à monter. Et que veuillent bien me pardonner tous les contributeurs avec lesquels il m'a été pour ainsi dire impossible de leur soumettre à toutes fins utiles quelques remarques et suggestions.

Un haïku (calligraphie référence ¹) dédié à mes tortueuses cervicales...

*Fin de giboulée -
du tronc tortueux déborde
un fil d'eau limpide.*

FT 16/02/2010

L'emploi du kigo dans le haïku francophone commence à se dessiner, avais-je déjà écrit.

Les articles de Christian Faure, s'ils abordent le kigo du point de vue du pays du Soleil Levant, prennent en compte les différences climatiques et coutumières qui nous environnent.

Les “**Instants choisis**” nous renvoient des échos selon les sensibilités des auteurs contactés. C'est à travers elles **et leurs différents éclairages** que nous avancerons sur l'emploi et les rôles du kigo francophone. En même temps nous espérons encourager les auteurs à nous fournir des articles de fond, de brefs aperçus, des haïkus ou senryûs, des haïbuns...

Quant aux rôles du kigo, mis à part ses évocations de la nature ou de nos coutumes saisonnières, j'insiste à nouveau sur un seul point : l'intrusion d'**un élément “concret”** limitant l'abstraction.

Beaucoup de travail nous attend pour éventuellement saisir les subtilités et enrichir nos kigos.

Nous tenterons d'analyser les aperçus qui au fur et à mesure nous défricheront le terrain. Nous prendrons en compte tous les entendements ou intuitions.

¹ La calligraphie est une fonte du designer Robert Arnow : <http://new.myfonts.com/fonts/robarnow/streetbrush/>

Graziella Dupuy agrmente ce numéro de ses belles encres (scènes suggérées, cristaux de neige).

Je vous laisse en découvrir le contenu : les 3 articles de fond (les pluies au Japon, la 5^{ème} saison, le court du temps), les “Instants choisis”, les 137 haïkus ou senryûs (de 34 auteurs) et 4haïbuns.

Christian Faure nous a successivement proposé 4 articles :

- une synthèse du kigo ²
- les fonctions du kigo ³
- les kigos “lunaires” ⁴
- les kigos festifs ⁵

Malgré le peu de temps qu’il lui restait dévolu suite à un périple au Japon, Christian a pu réaliser un tour de force où il amorce un thème d’une grande richesse dans “**ET TOMBE LA PLUIE...**”

Rappelons que Christian a mis en place un blog dédié au **saijiki francophone**. ⁶

Roland Halbert fait éclater le cadre du calendrier “**VERS LA CINQUIÈME SAISON**”

Claire Gardien invite les lecteurs à se situer dans le cours du temps : “**SITUER LE TEMPS...**”

Soyez attentifs aux impressions données dans les « **Instants choisis** ».

Entrez au gré du vent dans la foulditude **des haïkus ou senryûs** qui nous ont été soumis. Ils revêtent des approches variées et dans leur forme et dans leur contenu.

Dans un haïbun, le récit **coule comme une source** (sans jamais présager de la suite). Chaque haïku doit être complémentaire de la prose (et vice versa), l’un ne dévoilant pas l’autre.

Graziella Dupuy nous fait ressentir les aléas de la vie « D’un voyage à l’autre ».

Claire Gardien entrouvre le volet vers les réminiscences d’un « Jardin d’hiver ».

Marie-Noëlle Hôpital découvre le rare spectacle d’une « Parenthèse enchantée ».

Maria Tirenescu nous effleure de ses légers traits lors d’une visite « De Noël ».

² Synthèse du kigo (page 4), ambiances hivernales
http://www.100pour100haiku.fr/revue_ploc/Ploc_revue_haiku_numero_4.pdf

³ Fonctions du kigo (page 8), ambiances printanières
http://www.100pour100haiku.fr/revue_ploc/Ploc_revue_haiku_numero_7.pdf

⁴ Les kigos “lunaires” (page 3), ambiances estivales
http://www.100pour100haiku.fr/revue_ploc/Ploc_revue_haiku_numero_8.pdf

⁵ Les kigos festifs (page 10), ambiances automnales
http://www.100pour100haiku.fr/revue_ploc/Ploc_revue_haiku_numero_11.pdf

⁶ **saijiki francophone** (administrateur, Christian Faure)
<http://saijiki-francophone.over-blog.fr/>

Et si le Japon, plus que le pays des vents divins était celui de la pluie ?

Au Japon, pays doté de quatre saisons et d'une période de moussons (précipitations continues entre juin et juillet), la pluie est un phénomène omniprésent qui peut brouiller les sens et rendre perméable les frontières de ce monde. Gare alors au voyageur qui risque de rencontrer “la femme pluie” – *ame-onna* (雨女) [1] sur ses routes désolées !

Les *saijiki*s laissent entrevoir certains rapports qu'entretiennent les japonais avec la nature, et notamment l'importance particulière qu'y prend la pluie : selon Madoka Mayuzumi, il existerait ainsi plus de 440 mots de saisons y faisant référence. [2]

Aussi, cet article, loin d'être exhaustif, tentera d'effleurer la représentation de la pluie dans les almanachs poétiques japonais.

Ceux-ci laissent apparaître ainsi l'image d'une force universelle, changeante et transformatrice de la nature, à laquelle il est fait appel.

I - Une force universelle aux formes multiples, traversant les saisons

Force universelle de la nature, la pluie affirme sa présence tout au long des saisons au travers de multiples formes.

1- La pluie aux quatre saisons

Aucune saison ne bénéficie de la primauté de la pluie en tant que *kigo* (à l'instar de l'automne pour la lune *): chaque époque comporte son *kigo* (pluies de printemps, d'été, d'automne et d'hiver).

春雨や柳の下をぬれてゆく

harusame ya yanagi no shita wo nureteyuku

Pluie de printemps
Sous la saulaie
Nous marchons trempés

夏目漱石 Natsume Soseki [3]

さん然と夏雨酒庫の百の屋根

Sanzen to Natsusame shuko no Hyaku no yane

Triste pluie d'été !
Sous les toits de l'entrepôt
Vieillit le saké...

柴田白葉女 Shirobame Shibata [4]

酸多き胃を患いてや秋の雨

san ooki i wo wazuraite aki no ame

Trop d'acide s'épancha
Dans mon estomac malade
Pluies automnales

夏目漱石 Natsume Soseki [3]

冬の雨柚の木の刺の雫かな

fuyu no ame yuzu no ki no toge no shizuku

Pluie en hiver –
Les gouttes
des épines du cédratier

蕪村 Buson [9]

2- La pluie aux formes multiples

Traversant toutes les saisons, les formes multiples de la pluie sont référencées dans les saijikis, de la bruine aux averses, tempêtes et orages, et utilisées même par les haïjins les plus célèbres :

旅人と我が名呼ばれぬ初時雨

tabibito to wa ga yobarenu hatsushigure

Voyageur
ainsi m'appellera-t-on –
première bruine

芭蕉 Bashô [6]

Sans dresser une typologie complète de ces pluies (lesquelles feront l'objet d'un futur article), nous nous pencherons sur *kirishigure* (霧時雨) et *samidare* (五月雨). *Kirishigure*, la bruine, est rendu par la pluie brumeuse chez Joan Titus Carmel ** :

霧時雨富士を見ぬ日ぞおもしろき

kirishigure fuji wo minu hi zo omoshiroki

La pluie brumeuse
un jour sans voir le mont Fuji –
que c'est agréable

芭蕉 Bashô [6]

Samidare *** montre la difficulté à obtenir des analogies pour des climats différents dont les transcriptions varient : ce kigo, qui est ainsi traduit selon les cas par “pluies de Mai” [6], “pluies de la cinquième lune” [5], “(pluies de la) mousson” [4] ou “averses d'été” [6], atteste des pluies violentes et soudaines survenant pendant l'été au moment de la mousson japonaise :

五月雨をあつめて早し最上川

samidare wo atsumete hayashi mogami-gawa

Les pluies de la cinquième lune,
Il a recueillies,
Le rapide fleuve Mogami.

芭蕉 Bashô [5]

五月雨の名もなき川のおそろしき

samidare no na mo naki kawa no osoroshiki

Averses d'été –
une rivière sans nom
rendue redoutable

蕪村 [6]

De nombreux kigos sont également consacrés aux pluies continues de la mousson japonaise (梅雨 つゆ *tsuyu*). Sans rentrer dans les détails, notons toutefois : le commencement de la saison des pluies (入梅 *nyûbai*), la saison des pluies proprement dite (梅雨 *tsuyu*), le front de la saison des pluies (梅雨前線 *baiuzensen*), le repos des longues pluies (梅雨晴れ *tsuyubare*)...

II - Une force transformatrice des sens et de l'essence des choses, que l'on invoque

Au-delà de sa valeur universelle, la pluie influe sur les perceptions, jusqu'à modifier l'essence de l'objet observé et susciter les attentes de l'homme.

1 - Une pluie qui brouille les sens et modifie l'essence des choses

Certains kigos, qui font indirectement allusion à la pluie, montrent sa capacité à troubler les sens de l'homme et en changer le regard, à l'instar d'*ugetsu* (雨月), la lune voilée (par la pluie), et de *satsukiyami* (五月闇), l'obscurité sous l'averse (la pluie de mai) :

うなぎ策ころがしてある雨月かな

unagi zaru korogashite aru ugetsu kana

Le panier à anguilles,
renversé
sous la lune voilée

安住 敦 Azumi Atsushi [10]

La pluie transmute également l'essence des choses pour donner naissance à une nouvelle réalité, une appréhension différente d'un phénomène naturel : “la pluie sur les cerisiers” (花の雨 *hana no ame*) en est un parfait représentant.

Ce kigo rend compte de la relation qu'entretiennent les deux phénomènes météorologique et botanique : une pluie tombant littéralement sur les cerisiers ou pendant leur floraison. Il apporte une forte nuance émotive suscitée par les pluies qui probablement en abrègeront la floraison, et le souhait que les fleurs résisteront le plus longtemps possible aux assauts des précipitations.

二歩三歩そして傘さす花の雨

niho sanpo soshite kasa sasu hana no ame

Deux, trois pas et
je déplie mon parapluie –
Pluie sous les cerisiers

上野 章子 Ueno Akiko [7]

2 - Une pluie invoquée

La pluie est au fond porteuse d'attentes fortes en raison de ses valeurs intrinsèques. Elle sera invoquée avec le superbe kigo *amagoi* et espérée le 4 juillet avec *ame ga tora*.

De nombreuses cultures de part le monde ont développé des formes de prières aux puissances supérieures pour que la pluie tombe en cas de sécheresse prolongée. Ces prières peuvent prendre de nombreuses formes telles que chants, danses... ou simple souhait personnel. Ainsi, le kigo se fait l'écho d'une invitation, tentative d'invocation...

雨乞の空の広さをもて余す

amagoi no hirosa wo moteamasu

Prière pour la pluie –
Une étendue de ciel
à ne savoir qu'en faire

黒川花鳩 Kurokawa Kakyû [9]

Le kigo *ame ga tora* (雨が虎), littéralement “la pluie du tigre” mais traduit par “la pluie de Dame Tora”, quant à lui, est une expression de saison peu adaptable mais qui offre l'occasion de voir ce que pourrait donner des kigos francophones similaires, fortement connotés historiquement. Cette pluie du tigre tombe le 28 mai dans l'ancien calendrier luni-solaire nippon, ce qui correspond au 4 juillet actuel, en pleine saison des pluies.

L'expression fait référence à une courtisane Tora Gozen dont l'histoire est relatée dans le “Dit des Soga” (*soga monogatari*) ****. Son nom Tora (tigre) provient, selon la légende, du moment de sa naissance (survenu l'année du tigre, le mois du tigre et l'heure du tigre). Quant à la pluie, elle renvoie aux pleurs versés par Dame Tora le jour de la disparition de son amant (*soga no sukenari juro*) et symbolise les larmes des femmes séparées de leur bien aimé.

人知らぬ月日の立つや虎が雨

hito shiranu tsukihi no tatsu ya tora ga ame

L'Homme ignorant
du temps qui passe –
Pluie de Dame Tora *

(赤尾恵以 Akao ei) [9]

Notes et références

- * Article sur la lune - Ploc n°8
 - ** Sans doute pour atteindre le rythme de 5 pieds, Joan Titus Carmel étant une des rares traductrices à tenter la gageure de traduire dans le même rythme.
 - *** Littéralement “pluies de la cinquième lune”, la cinquième lune faisant référence au 5^e mois de l'ancien calendrier, c'est à dire vers juin dans le calendrier grégorien.
 - **** Le “Dit des Sogas” aurait été inspiré de faits réels de l'époque de Kamakura. Notamment, il relate l'histoire d'une vengeance de deux frères contre le meurtrier de leurs parents. Tora était la maîtresse du frère aîné des Sogas, lequel trouvera la mort dans sa vengeance.
-
- [1] La “femme pluie” est l'esprit d'une femme qui n'apparaît qu'aux périodes de précipitation. Parfois esprit ou divinité, elle n'est pas forcément mauvaise.
Voir cette page : <http://www.obakemono.com/obake/ameonna/> ou bien le film *Dark Waters* qui est peut-être une variation de ce mythe très présent dans les fictions japonaises.
 - [2] Relevé par Dominique Chipot lors d'une conférence.
 - [3] Maurice Coyaoud – *Tanka, haïku, renga, le triangle magique* (anthologie bilingue de poésie japonaise), Belles Lettres, 1996.
 - [4] Traductions de Mabesoone Seegan ⁷
page internet : <http://www.osk.3web.ne.jp/logos/saijiki/>
 - [5] Alain Walter
 - [6] Joan Titus Carmel
 - [7] Ueno Akiko, fille de Takahama Kyoshi
Traduction personnelle du tome du printemps du *daisaijiki* de Kodakawa.
 - [8] Traduction personnelle du tome de l'hiver du *bunko saijiki* de kodakawa.
 - [9] Traduction personnelle du tome de l'été du *daisaijiki* de Kodakawa
 - [10] Traduction personnelle du tome de l'automne *daisaijiki* de Kodakawa

⁷ Ou bien “Seigan”, transcription normale en romaji des kanjis de ce nom (signifiant littéralement “yeux bleus”)

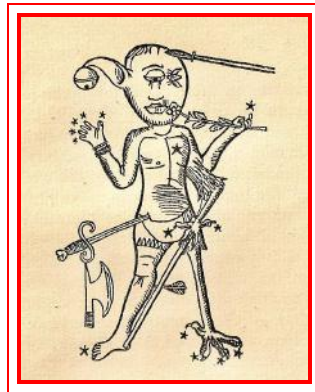


Figure poétique, extraite d'un ancien almanach allemand (1510).

Sous nos latitudes, nous sommes à la recherche d'une fantasmagorique saison qui ferait éclater le cadre, souvent trop rigide, du calendrier. En témoigne le titre de *Cinquième saison* qui revient périodiquement dans l'édition française, et plus particulièrement en poésie ou en littérature : le poème de René Guy Cadou, le recueil de Jacques Prévert, la revue poétique d'Henri Chopin, le livre de Philippe Delerm... et j'en passe.

Les Japonais qui, à partir de 1874, ont abandonné leur calendrier lunaire (emprunté aux Chinois) pour adopter le calendrier solaire grégorien (emprunté aux Occidentaux qui l'avaient établi à l'instigation du pape Grégoire XIII – d'où son appellation) sont parvenus à *moduler* le temps en créant cette « cinquième saison » qu'est le Nouvel An. Dans leur ancien calendrier lunaire, le Nouvel An japonais coïncidait avec février et correspondait donc aux prémices du printemps : montée de la lumière, renouveau végétal. Avec l'adoption du calendrier grégorien, il a été avancé d'un mois, de manière à tomber en janvier, en supprimant un mois entier. Les almanachs poétiques japonais (*saijiki*, littéralement « année-temps-chronique ») inventent cette saison à part entière, à laquelle ils associent de façon décalée dans l'émotion saisonnière (*kisetsukan*, littéralement « saison-sensation ») certains thèmes de saison (*kidai*) et certains mots de saison (*kigo*), parmi lesquels :

- **Météores**
 - les vents glacés (du nord-ouest, entraînant des froids persistants).
 - la neige ou les résidus neigeux.
- **Arbres et végétaux**
 - le pin (porte-bonheur « Les choses sur le pin, apprenez-les du pin », conseillait Bashô).
 - le prunier (première rosacée à fleurir).
 - les sept « herbes » (cueillies pour préparer la bouillie au riz de l'an neuf) : bourse-à-pasteur, ciguë aquatique, mouron des oiseaux, navet, ortie blanche, patte-de-chat, radis géant.
 - les jeunes pousses.
- **Oiseaux**
 - la grue (emblème de longévité : elle passe pour vivre cent ans et plus).
 - le premier « rossignol » (il s'agit, en réalité, de l'oriole, élevé en cage et qu'on faisait chanter à l'occasion de la nouvelle année).
 - le premier coq, le premier corbeau (souvent une corneille) perçus comme de bon augure.

Si, au Japon, Noël manifeste un aspect essentiellement commercial, le Nouvel An demeure une fête à caractère traditionnel. Lors de cette période de « **passage** », on soulignera l'accent mis par les Japonais sur ce thème de la *première chose* vue, entendue, ressentie en ce début d'année. Ainsi distinguent-ils le *premier* rêve, le *premier* son, le *premier* éclat lumineux, le *premier* paysage, le *premier* événement, la *première* rencontre... De même que l'œil du peintre oriental est capable de distinguer dans l'encre pas moins de sept nuances – oui, sept ! – le haïkiste nous invite à une singulière « ouverture de l'œil » (*kaigan*), c'est-à-dire des sens. On peut aussi traduire par « révélation » ou « illumination » (bonjour, Rimbaud !), à condition de ne pas donner à ce mot une résonance religieuse ou mystique.

*Pour quelle saison
a-t-on laqué nos regards
de tant de lumière ?*

Nishimura Rohan (Trad. R. H.)

C'est la cinquième saison. Au Japon, ce moment particulier peut aussi être marqué par un certain farniente : passer le jour de l'an au lit (*ne-shôgatsu*, littéralement « dormir-premier mois »), faire la grasse matinée (*asa-ne*, littéralement : « matin-dormir »), ne rien faire du tout. Ce haïku de Sôseki Natsume en propose un exemple éloquent :



Carte de haïku extraite du jeu *Les Saisonniers de l'instant*.
Trad. R. H., calligraphie *Nouvel An* par Hosoda Kiyonobu (Édit. L'Affiche).

Qu'il me soit donc permis d'insister sur cette curieuse cinquième saison qui, en plein cœur de l'hiver, ménage un véritable **creuset de temps dans le Temps**. Pourquoi ne pas adopter, à l'école des poètes japonais, une sensibilité mieux alertée et plus fine qui permette, tout en paraissant se conformer au calendrier, de s'en évader poétiquement ? Et rien n'est plus stimulant que de trouver des équivalents occidentaux à ces mots et motifs de saison japonais ou bien d'en inventer de nouveaux. À propos de ces répertoires, le haïkiste Takahama Kyoshi ne parlait-il pas de « formule ouverte » ? Ce lexique pourra affiner toute une gamme de termes anciennement dédiés à l'hiver et les mettre dorénavant en correspondance avec le Nouvel An.

Par exemple, le houx. Le fragon (dit encore « petit houx »). Le gui. L'ellébore noir (ou « rose de Noël »). Le prunus (dit « presque poilu », *subhirtella*). Le camellia (*japonica*). Le jasmin (appelé « d'hiver »). Le mahonia. Le sapin de Noël qui s'étiole (c'est le plus souvent un épicéa !). Le mimosa (floraison dès janvier). Le laurier-tin. Les vœux (en évitant la formule incorrecte – sur le plan grammatical –: « Meilleurs vœux ! ») Le réveillon. Les klaxons, les cotillons de la Saint-Sylvestre. Les étrennes (étymologiquement : « cadeau à titre d'heureux présage »). Les premiers chocolats. Le calendrier des pompiers. La première facture. L'agenda (choses à faire ou à défaire). Le premier texto. Le bénéfique temps sec de janvier, selon ce dicton *constatif* : « Janvier sec et sage / Est un bon présage. » (Le haïkiste français ou francophone remarquera ce double pentasyllabe et relèvera combien la métrique impaire est vivante dans la poésie populaire). Le rouge-gorge familier (dit improprement « rossignol d'hiver »). La grive (la « draine » à distinguer de la « musicienne »). Le merle noir qui recommence à chanter (en décembre-janvier, au crépuscule du matin et du soir). La galette ou la fève de l'Épiphanie (6 janvier). Et même, plus largement, la Chandeleur (2 février), fête de la lumière qui revient etc.

*L'air est plein d'étrennes...
Sauras-tu te faire
patient nuancier des ciels ?*

Dans mon enfance, en Anjou, la formule des vœux de Nouvel An était plus fournie et mieux tournée que notre maigre « Bonne année ! ». Mon grand-père maternel (né à la fin du XIX^e s.), lors du cérémonial de visites, disait avec une application toute rituelle : « Bonne année, bonne santé ! Paradis !... » Ce mot « paradis », murmuré comme dans un souffle, ne manquait pas de m'intriguer. Jusqu'au jour où, pressée par mes questions, ma mère m'expliqua que la formule complète était : « Bonne année, bonne santé ! Paradis, si vous mourez ! » (tiens, un double heptasyllabe !). Et j'aime que dans l'ancien calendrier lunaire sino-japonais, chaque lunaison soit divisée en *respirations* ou *souffles* saisonniers. Il est curieux aussi de se souvenir que nous, Français, n'avons adopté le calendrier grégorien qu'en 1582 ! Et pour ramener l'équinoxe du printemps au 21 mars, les observateurs astronomes ont dû supprimer dix jours, “sautant” directement du 5 octobre au 15 du même mois (Où sont passés ces dix jours ? Se sont-ils transformés en orage ou en rosée dans l'espace-temps ? Et qui nous les rendra, sinon la poésie intempestive ? !^o) Ce temps envolé ne renvoie-t-il pas au temps *ajusté*, au temps *condensé* ou au temps *dégagé* qu'invente le haïku ? Arrêtons-nous sur la profonde parole de Herman Melville : « Garde en toutes saisons ta chaleur personnelle. » S'il est vrai que le haïku, dans le foyer rythmique de ses dix-sept syllabes, incarne la juste mesure respiratoire de l'homme, voici que cette cinquième saison s'ouvre comme un souffle chaud d'énergie nouvelle, l'haleine ardente d'un paradis à trouver sur terre.

*Une unique rose
s'épanouissant sous le givre
ouvre l'an nouveau.*

Mizuhara Shûôshi (Trad. R. H.)

Roland Halbert, président de Haïkouest

(article extrait de la Lettre de Haïkouest “En un éclair” n°8, décembre 2009)

Se situer dans le temps plus qu'une appartenance au temps.

Quatre kigos majeurs de saisons : printemps, été, automne, hiver.

L'hiver nous concerne donc davantage dans ce numéro. L'hiver et ses lourdes contraintes sur la vie humaine. La nature est en suspension de vie, réduite à une expression minimum. Disparition des feuillages, des récoltes, et des belles embellies de la vie d'été. Sous le ciel morne et les travaux agricoles à l'arrêt, la terre étire ses reliefs dénudés. Le bétail a rejoint l'étable, condamné à s'efflanquer malgré les balles de foin, malgré l'empressement du fermier à leur consacrer du temps. Auxquels l'on ajoutera les kigos de fêtes païennes ou religieuses, Sainte-Catherine, Saint-Nicolas, Noël, Nouvel an, Saint-Valentin, Mardi-gras, Chandeleur... Ainsi que les expressions de saisons, « ça pince ! », par exemple.

Ces derniers imagent le temps qui passe, donnent aux saisons un visage humain et, à l'homme, des repères de joie. À la vie au ralenti de l'hiver, à la pesanteur du temps maussade, du geste et de la pensée, au regard plus long que l'on porte sur soi-même, voilà que sonnent les réjouissances d'hiver, gratifiant la vie à l'intérieur de soirées au pied de l'âtre et de causeries où l'on se réchauffe les mains au-dessus des braises incandescentes.

On savourera la résurgence de souvenirs, en dégustant gaufres et crêpes, pot-au-feu, mirontons, salades au lard. Et pourtant, dans la rigueur de l'hiver, les arbres dénudés s'agitent comme des spectres aux fenêtres !

Ces kigos (mots de saison) impliquent des contraintes. Cependant, ils permettent aussi un certain détachement du monde terre à terre des saisons ; l'homme démarque ainsi sa vie raffinée... d'être humain par rapport à celle de l'animal.

Ils situent également l'existence de l'homme dans le temps, d'où l'importance du calendrier, mieux de l'éphéméride. De la grandeur de l'homme, pourrait-on dire, capable de se situer dans le temps. À l'éphéméride l'on pourra aussi ajouter le livret de famille et les dates qui ont marqué les vies de chacun, « la progression de l'espace humain dans le temps (la personne *physique*), autre pyramide des âges, autre façon *d'occuper* et *de se situer* dans le temps ».

Des haïkus dont la substance imagera la saison à laquelle il se rapporte, une poésie du temps riche des expériences et des sentiments de chacun.

Le kigo situe donc le haïku dans le court du temps en plus de positionner la saison qui, elle, détermine le rôle de l'être humain dans cette même saison.

Les kigos de saison sont aussi la *touche personnelle* du caractère humain qui le situe dans le temps et le démarque de l'immobilisme de ce dernier par une grandeur d'âme capable non seulement d'abonder à la création de fêtes (*feux de joie* comme *noces mortuaires*) – réunions de famille, coutumes du calendrier – mais, aussi, d'imposer sa griffe toute humaine de laquelle jaillit le *propre du caractère humain*, sentiments et humeurs, avec leurs reflets de joies et de peines, leurs teintes d'humour (le bon mot...), de tristesse, de nostalgie... voire d'exubérance. À cela, l'on ajoutera aussi la sensation de zen éprouvée quand l'esprit se relâche après un dur labeur de saison (glaner, par exemple) ou encore, la tension mentale dérivée de l'effort intellectuel.

Des souvenirs se sont réveillés à l'évocation de cette boisson (mon père buvant un *Viandox*) au point que je me suis senti un instant seul, comme Alain sur sa terrasse. Ce haïku a trouvé dans mon imaginaire un terreau propice à son développement. Les sens évoqués par Alain ont stimulé ma mémoire. La magie du haïku a opéré : auteur et lecteur ont partagé un instant.

premier dégel –
un cerf-volant
tombe de l'arbre

Hélène Duc

Un haïku construit sur l'effet de surprise.⁸

Le premier dégel annonce l'espérance des beaux jours, sensation accentuée par la présence du cerf-volant. Mais tout bascule à la dernière ligne : notre cerveau s'était préparé à vivre la chaleur des premiers rayons en suivant l'évolution du cerf-volant. Et voilà que, contre toute attente, il ne nous entraîne pas vers des cieux radieux, et tombe sèchement de l'arbre où il a probablement passé tout l'hiver.

Effet réussi.

Soldes hivernaux –
pas de rabais sur les graines
pour le rossignol

Marie-Odile Georget

J'ai choisi cet instant pour deux raisons :

- son kigo, sans lien avec la nature, qui crée l'ambiance d'un moment précis de l'année.
Un bel exemple de kigo centré sur l'activité humaine.

- l'opposition entre les deux images.

En raison du choix du kigo, nous pouvions nous attendre à l'évocation d'une scène citadine. C'est effectivement le cas, mais Marie-Odile parvient à nous suggérer toute la compassion qu'elle ressent pour les passereaux qui souffrent du froid.

Dominique Chipot, Seichamps le 24 avril 2010

⁸ D'autres effets de style sont répertoriés en pages 12 à 24 dans “*Ploc; la revue du haïku*” n° 2
http://www.100pour100haiku.fr/revue_ploc/Ploc_revue_haiku_numero_2.pdf

Instants choisis par Diane Descôteaux

Pour la qualité du kigo suggéré (ex-æquo)

offensive du froid
je rajoute un édredon
– d'autres des cartons.

Véronique Dutreix

Février mouillé –
les camélias nouveau-nés
semblent déjà vieux.

Annick Dandeville

Dans le premier, l'offensive du froid indique clairement la saison que l'ajout d'édredon et de cartons vient renchérir alors que, dans le second, l'hiver est nommé à travers « février ». Je n'ai pas pu résister à l'envie de les retenir tous les deux tant les contrastes sont percutants dans l'un comme dans l'autre : édredon/cartons et nouveau-nés/vieux. Dans le haïku de Véronique, la haïjin bien au chaud sous l'édredon a une pensée pour les sans-abri. Dans celui d'Annick, à peine les fleurs des camélias sont-elles nées qu'elles se meurent, semble-t-il, toutes chiffonnées par les pluies de février; enfin, c'est l'image que je m'en fais. Bref, le kigo est magnifiquement représenté dans chacun d'eux avec beaucoup de sensibilité.

Pour la qualité intrinsèque du haïku

Saint-Valentin –
la bouilloire siffle
ma femme

Hélène Duc

Ah ce haïku est mignon comme tout avec sa référence à la fête des amoureux et l'image d'une bouilloire qui siffle [d'admiration] la femme. Fameux! En outre, ce haïku trouve écho en moi par cette sorte de trinité que j'y vois dans l'interprétation des vers deux et trois selon une ponctuation que mon esprit fantaisiste s'amuse à mettre et à déplacer : *la bouilloire siffle ma femme*, voulant dire ce que ça dit dans sa version originale; *la bouilloire ! siffle ma femme* comme si la femme exhortait son homme à retirer la bouilloire du feu et *la bouilloire siffle, ma femme* comme si c'était au tour de l'homme de prier sa femme d'enlever la bouilloire du feu, ces deux dernières versions nous introduisant dans la vie intime d'un vieux couple le jour de la Saint-Valentin...

Instants choisis par Lise Robert

Pour la qualité du kigo suggéré

sur la neige
seule la plume blanche
reste blanche

Alain Legoin

Tellement simple qu'il fallait regarder cet instant, le dire tout haut puis, oser l'écrire.
Une image monochrome. L'auteur résume en peu de mots la pureté de l'hiver. J'aime.

Pour la qualité intrinsèque du haïku

au souffle du vent
vacille la vieille femme
chandelle en hiver

Patrick Fetu

offensive du froid
je rajoute un édredon
– d'autres des cartons

Véronique Dutreix

J'ai hésité entre ces deux haïkus, puis je me suis dit pourquoi pas les deux !

Le premier pour un rappel de la fragilité du temps passé sur cette terre.
Cette dame c'est vous, c'est moi, c'est l'éphémère...

Le deuxième tercet vient élargir un horizon sur le monde de l'itinérance.
De toute évidence, le sujet est hermétique, tabou, les idées sont souvent préconçues.
En réalité, des gens dans la rue, ça existe.

Lise Robert, Saint-Denis-sur-Richelieu le 18 avril 2010

Instants choisis par Roland Halbert

Qualité du kigo

J'apprécie, comme mot de saison, le « sapin de culture » du haïku signé Diane Descôteaux :

balade en voiture –
emmailloté sur le toit
sapin de culture

Cette vignette cocasse suggère à merveille et avec une surprise amusée les fêtes de fin d'année et l'hiver. La scène est vivante ; le trait dynamique (« vitesse » du haïku sans verbe) et efficace par sa note d'ironie subtile (un résineux s'est substitué à l'image convenue de quelque enfant Jésus « emmailloté »). Ce poème sans tambour ni trompette sonne agréablement, tout en consonnes liquides (« r » et « l ») qui lui confèrent sa légèreté musicale. Si l'on peut faire quelques réserves à propos de la rime – même riche et alternée « voiture / culture » – dans le haïku (effet plombé !), il faut reconnaître qu'ici, elle donne au poème un petit air de boîte à musique ou de chanson. Une chanson « de culture » qui revisiterait l'indéracinable scie *Mon beau sapin* et en inventerait une version moderne – à la Tati – avec le sourire.

Qualité intrinsèque

Ma préférence va à ce haïku de Simon Martin :

Enlever les gants
pour casser quelques carrés
de chocolat noir

Pas seulement par amour du chocolat noir (l'explorateur médecin Jean-Louis Étienne a raconté que, lors de son expédition sur le continent antarctique, il avait lutté contre le froid et tenu, grâce au chocolat !). Ici, le froid n'est même pas mentionné, mais seulement suggéré par les gants. Ce haïku *tout d'un trait* syntaxique (fluide tension de la construction infinitive pour amener l'objet du désir) épouse de manière si déliée la facture rythmique du 5/7/5 qu'il nous la fait oublier. Et la clef prosodique de ce vers sans apprêt ni artifice est de belle densité : dans l'heptasyllabe, le jeu allitératif des consonnes occlusives [k] « *pour casser quelques carrés* » qui, par une juste harmonie imitative, brise délicieusement la gourmandise en bouche. On se souvient que Linné a donné au cacao le nom savant de « nourriture des dieux » ; ce bref poème du réconfort en hiver se contente d'être, comme tout haïku bien senti, un festin de miettes.



Yuzi

6. LES 137 HAÏKUS OU SENRYÛS (ambiances hivernales)

Que soient chaleureusement remerciés les 34 auteurs qui ont proposé leurs « vermisseaux ».

Index des auteurs (classement dans l'ordre des prénoms)

page

Alain Legoin	22
Ani Boquillon , dite <i>Sagittera</i>	22
Annie Albespy	22
Annick Dandeville	22
Brigitte Briatte	22
Brigitte Pellat	23
Catherine Rigutto	23
Claire Gardien	23
Damien Gabriels	23
Danièle Duteil	24
Diane Descôteaux	24
Germain Rehlinger	24
Graziella Dupuy	25
Hélène Duc	25
Jean Gualbert	26
Keith Simmonds	26
Letizia Lucia Iubu	26
Marc Bonetto	26
Marcel Peltier	27
Marie Népote	27
Marie-Noëlle Hôpital	27
Marie-Odile Georget	28
Martine Gonfalone	28
Maryse Chaday	28
Micheline Boland	28
Nicole Meignen	29
Patricia Hocq	29
Patrick Fetu	29
Pierre Saussus	30
Roland Halbert	30
Simon Martin	31
Stéphane Bernard	32
Véronique Dutreix	32
Virginia Popescu	32



Alain Legoin
Vannes, Bretagne (France)

vent de nord de front
pour rejoindre les rochers
l'oiseau zigzague

sur la neige
seule la plume blanche
reste blanche

fumée de neige
et moi seul à la terrasse
devant un *Viandox*

au fond de l'étang
les poissons rouges à l'abri
des chutes de neige

perles de rosée –
air de fête matinal
sur le vieux grillage

jardin retourné
plus de fleurs au camélia
nouvelle saison

[illegible]

Ani Boquillon, dite Sagittera
Paris, Île de France (France)

Place Stalingrad
le bouddha de la fontaine,
au manteau de neige

Écharpes de brume
sur les champs couverts de neige
– les voiles des fées

Annick Dandeville
Angers, Pays de la Loire (France)

Blanche nuit glacée –
perdus, les étourneaux crient
le faux-jour des villes.

Au cœur des frimas
entretenir le grand feu
de trois vers luisants.

Février mouillé –
les camélias nouveau-nés
semblent déjà vieux.

[illegible]

Annie Albespy
Châteauponsac, Limousin (France)

Les flocons de neige
battent la mesure
du silence qui les entoure.

Après-midi d'hiver :
la danse du vent
enivre les flocons.

[illegible]

Brigitte Briatte
Grenoble, Rhône-Alpes (France)

des flocons
aux mailles du grillage
font du crochet

Graziella Dupuy
Saint-Amant-Tallende, Puy-de-Dôme (France)

Première neige
sur le toit des voitures
– plumetis d'ange

Une peau sur une peau
sur tous les oignons d'hiver
– j'entasse du bois

Cèdres du jardin
dans la brume matinale
tous fardés de blanc

Ces chrysalides
dans la nuit de décembre
– printemps suspendu

Le feu crépite
dans ce creuset de lumière
“*Spirit of Christmas*”

Ces boules de gui
suspendues dans les arbres
guirlandes de strass

Maison sous la neige
je m'endors quelques instants
à l'heure du repas

[illegible]

Hélène Duc
Bichancourt, Picardie (France)



Saint-Valentin –
la bouilloire siffle
ma femme

premier dégel –
un cerf-volant
tombe de l'arbre

de jour en jour
sa mine s'allonge
le bonhomme de neige

silence des femmes –
la langue de bœuf
achève de cuire

Dans ma famille la langue de bœuf est un des plats traditionnels de l'hiver, que nous mangeons le dimanche et ce depuis des décennies.

L'occasion de partager entre nous un plat qui réchauffe et « tient au corps » en ces journées froides. Le soir et les jours suivants nous nous régalaons à boire le bouillon dans lequel la viande et les légumes ont mijoté pendant des heures. C'est pourquoi j'emploie « langue de bœuf » comme un kigo de l'hiver.

premier feu de bois –
le vol lourd et moribond
de la dernière mouche

L'emploi de deux kigos, « premier feu de bois » et « la dernière mouche », renforce à mon sens l'atmosphère hivernale de la scène.

sirop antitussif –
le bruit du bouchon
éclabousse la neige

Ah l'hiver et son cortège de microbes, virus et toux sèches et grasses ! Le sirop antitussif dans ce contexte devient un kigo d'hiver au même titre que « la neige ».

□ □

[illegible][illegible][illegible]

[illegible]

Nicole Meignen

Il s'agit des brindilles de bouleau qui tombent de décembre à février et sont de précieuses alliées pour allumer le feu de cheminée...

tombes luisantes
un lainage scintillant
sur les flancs

[illegible]

Le filet discret
D'une source dans la brume
Les bouleaux transparent

□ □

Le soleil décline
Au milieu des champs gelés
Un héron cendré.

[illegible]

Pierre Saussus

Grenoble, Rhône-Alpes (France)

par un froid glacial
recroquevillé comme un escargot
avant de passer au four

l'arbre dépouillé
accueille sans retenue
le vent les oiseaux

les jeux des enfants
sont enfouis sous la neige
fou rires étouffés

palette à la main
saisir ou être saisi
devant la beauté



Roland Halbert

Nantes, Pays de la Loire (France)

Ventre à terre,
un escargot de Bourgogne
file vers la Saint-Sylvestre...

Sur le présentoir des jours, l'année entrouverte !
parmi les écailles d'huîtres,

Service après-vente (étrennes) :
la notice du sex-toy
tout en japonais !

Éclat sur éclat, le verglas polit ses ongles lucides.

Allusion discrète à l'expression de Mallarmé « l'hiver lucide », qualificatif à prendre dans son sens étymologique : qui émet ou réfléchit la lumière.

« Effets de neige » (pour parler comme les peintres)

Les « blancs » ménagés ne sont pas là seulement pour marquer les mesures rythmiques du haïku ; ils viennent aussi suggérer un équivalent prosodique du « blanc-volant » (*kasure*) que montre le trait cursif de la calligraphie en style « écriture d'herbe » (*sôsho*).

Neige *mezza-voce* :

j'hivernerais volontiers
dans ce solfège des anges.



Dans la neige qui
mange son pain blanc
le renard cherche un cou tendre.

La neige nubile
pose ses post-it...

sur la mémoire qui fond.

Simon Martin
Marseille, Provence-Alpes-Côte d'Azur
(France)

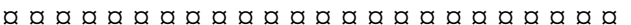
Tant de mimosas
malgré la vague de froid
– ivresse secrète

Les pavés glissants
– il s'arrête de pleuvoir
comme il recommence

Clarté de la lune –
la buée sur mon reflet
de plus en plus froid

Sortant du sous-bois
un parfum de cheminées
– deux chiens se répondent

Enlever les gants
pour casser quelques carrés
de chocolat noir



7. HAÏBUNS

7.1 D'un voyage à l'autre

Graziella Dupuy

En cette fin d'après midi, je marche seule sur les quais de la Seine. Les bouquinistes gelés sautent d'un pied sur l'autre en soufflant dans leurs mains. La Seine est d'un gris métallique, pas une ride sur l'eau ; à quai, une péniche m'a fait penser que j'aimerais faire un voyage.

En écoutant le cri des mouettes, alors que les heures s'égrènent lentement, j'ai eu le sentiment étrange d'avoir déjà vécu ce moment, cette atmosphère mélancolique et en même temps heureuse, comme libérée d'un poids.

Grise la Seine
je marche le nez au vent
les mouettes aussi

Une sensation de liberté absolue m'envahit.
Je n'ai rien ressenti de tel depuis bien longtemps.

J'écoute le bruit étouffé de mes pas dans la neige tout en me rappelant les igloos que je faisais enfant. Qu'il est loin ce temps d'insouciance où rien n'a d'importance, seulement le jour qui passe sans penser au lendemain ni au jour d'avant.

Espérant échapper au froid, je marche d'un pas alerte.

Glacée par le vent
les lèvres entrouvertes
– un petit nuage

Devant la précarité de la vie de cet homme au coin de la rue, l'indifférence des passants me pince le cœur ; je lui donne quelques pièces.

Les yeux dans le vague
buvant seul sous la lune
l'homme sans rien

Je poursuis mon chemin...

Déjà la nuit, il n'est pourtant que dix-huit heures, il me reste encore un peu de temps pour m'imprégner de la ville du côté des Champs Élysées.

Écoute ce soir
les rumeurs de la ville
à peine assourdies

La neige se transforme en une pluie glaciale.

Plic ploc plic ploc plic
petite cantate de pluie
plic ploc plic ploc ploc

L'avenue brille de mille feux, les boutiques sont richement décorées, une effervescence s'est emparée de la ville, tout doit être beau, gai ; Noël approche à grand pas.

Ivre de froid et de fatigue, je rentre à l'hôtel par le métro direction porte de Vincennes. Quand on pénètre dans le métro, on a l'impression d'être dans un autre monde. Les gens sous terre ne ressemblent pas au gens d'en haut. Ils marchent mécaniquement le regard dans le vide, ils ne parlent pas, n'osent pas se regarder ; s'ils le pouvaient, ils ne respireraient même plus. Le temps passé dans le métro est une absence de vie.

Me voilà enfin arrivée, je décide de défaire ma valise et ranger mes vêtements. La lumière de cette chambre est désagréable, j'allume une bougie.

Sur le portemanteau
ma veste et mon chapeau noir
l'ombre de moi-même

Le froid m'a transpercé jusqu'aux os, je me love dans la baignoire.

Dans un grand bain chaud
je m'endors quelques instants
à l'heure du repas

Après ce moment de détente très réconfortant, je regarde par la fenêtre.

S'étendant au loin
comme les ailes d'un oiseau
les versants des toits

À partir de midi, le ciel s'éclaircit légèrement et je décide de reprendre mon périple dans la ville. C'est très émouvant de revoir les endroits où je suis déjà allée en d'autres circonstances. Ceci est presque un pèlerinage. Les émotions sont différentes, teintées de mélancolie parfois de tristesse.

Je traverse Paris à pied, direction les jardins du Luxembourg ; j'ai toujours aimé le nom de ce jardin. Ses larges allées rythmées par des statues et surtout, un endroit adorable, avec une verrière où, à une époque heureuse de ma vie, j'ai pris un petit déjeuner dont le souvenir me laisse comme un goût de nostalgie.

Vers treize heures, je m'installe sous la verrière du bar dans ce jardin presque désert.

Boire un thé, breuvage magique, doux ou fort, léger ou soutenu, son parfum, les feuilles si délicatement déployées une fois infusées, tout un art de vivre.

Seulement pour moi
lorsque je saisis la tasse
ce parfum de thé...

M'étant enquis du prix de ce breuvage, je vais payer et quitte l'endroit sans me retourner. Des jardins du Luxembourg au musée du Louvre, quelques kilomètres seulement ; j'ai besoin de marcher. Il fait froid, tout est mouillé, les arbres paraissent plus sombres.

Un creux de pluie
sur la chaussée grisâtre
naissance d'un lac

Si petit ce lac et pourtant que de tristesse il évoque en moi.

Sans trop savoir ce que j'allais faire après cet été, sans but précis, seulement l'espoir de retrouver une vie paisible et riche d'amour, de joie de vivre, d'insouciance. C'est incroyable ce que l'on peut perdre dans les montagnes !

Dans les brumes d'un soir
je l'ai encore égarée
mon insouciance

L'été, saison d'opulence. Les arbres sont feuillus, les fruitiers donnent abondamment, partout des fleurs. Les crêtes des montagnes sont bien dessinées, l'herbe est plus verte, la faune et la flore sont plus actives. Les nuits sont d'un bleu profond allant parfois jusqu'au noir. Le ciel est constellé d'étoiles et la lune paraît plus brillante.

Si près de Vénus
la lune accrochée au ciel
rosit de plaisir

À la tombée du jour, la lumière du soleil cachée derrière l'horizon, les arbres semblent courbés sous le poids de la nuit qui approche.

Fourbus les arbres
sur les crêtes rocheuses
– coucher de soleil

Je marche dans les rues de Paris, comme pour me libérer de tout, de ma tristesse, de ma désespérance, de mon dégoût des choses, de l'ennui que j'éprouve à la compagnie des autres, du catastrophisme ambiant.

J'ai besoin de me retrouver, de me ressourcer, de m'occuper de moi, de faire des choses pour moi – de devenir égoïste. Besoin également de me préserver, chose que je n'avais pas faite depuis vingt années. Je me suis, pendant tout ce temps, abandonnée, confiante, sûre de lui. Je me sentais différente, je pensais avoir une chance incroyable, je n'étais pas comme toutes les autres femmes, et puis, brutalement, je me suis retrouvée dans la même situation que quelques unes de mes connaissances.

En face de moi, j'ai un homme différent de celui que j'avais rencontré, un homme qui a changé. Je suis sûrement coupable de ne pas m'en être rendue compte et d'être restée sur mon petit nuage comme si tout allait bien.

C'est l'heure du bilan, on en fait à différentes époques de sa vie, toujours ou souvent à des moments difficiles de son existence. Aujourd'hui c'est parce qu'il a croisé “un ange blond” venu de l'Est, de cette ville mythique s'il en est, Prague.

Je reprends mon pèlerinage dans la capitale, déjà le Louvre ! Je n'ai même plus envie de pénétrer à l'intérieur, trop de monde. Je vais m'asseoir au café Marly boire une tasse de thé. Deux hommes arrivent à ma hauteur ; l'un parle avec douceur tandis que l'autre écoute avec tendresse, accroche mon regard.

Le père et le fils
éphéméride d'un jour
à eux deux, cent ans

Je les regarde marcher, leurs pas s'accordent parfaitement. Je ressens une complicité. L'homme, le plus âgé, a un regard malicieux et tout à la fois bienveillant ; ils semblent être en harmonie avec ce qui les entoure. Serait-ce la voie de la sagesse ?

Ce café est un endroit agréable, sous une galerie en face du Louvre, le bruit à l'intérieur est feutré et le thé délicieux. Il y règne un air de fête, les gens sont élégamment vêtus, certains ont des paquets cadeaux avec de très beaux nœuds, emballés dans de riches papiers – il est vrai que le jour de l'an est proche.

Quelques vibratos
ce soir à l'heure des complis
– sonne un carillon

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Rien n'est jamais acquit. Comme on me l'a fait remarquer, *“une alliance n'est pas une assurance vie”*. Cette remarque est judicieuse de même que *“le mariage n'est pas une fin en soi”*, mais cela peut être un moment plus ou moins heureux dans une vie.

S'invite la lune
là sur le vieux banc de bois
– mon ombre s'éclipse...

J'aime la nuit qui tombe. Dans la cour du Louvre, devant les pyramides de verre toutes en lumière, c'est féérique. Je reste quelques instants à admirer cette architecture ; finalement j'irais bien me promener du côté du Pont Neuf qui n'est pas très loin du Louvre.

Je longe la Seine, c'est beaucoup plus calme à cette heure de la journée. Devant moi, une mère et ses enfants, l'un dans une poussette, l'autre, un petit bonhomme bien emmitouflé, court en déployant les bras, comme les ailes d'un oiseau – visiblement le rêve d'Icare n'est

pas mort. En face de moi, un couple d'amoureux, elle, serrée contre lui, la tête posée sur son épaule...

Aucune différence
entre l'horizon et le ciel
camaïeu de gris

Penchée au-dessus du parapet, je regarde l'eau s'écouler...
J'ai l'impression que ma vie s'est enfuie aussi vite que l'eau qui court sous ce pont.

Après quoi court-elle
sans jamais se reposer
la couleur de l'eau ?

Sur le chemin du retour, je m'arrête dans une boutique de chocolats. Un jeune homme, avec une toque blanche, m'invite à goûter un chocolat noir en m'expliquant la qualité des fèves de cacao, leurs origines et la manière de les travailler. Aucune résistance de ma part, pour acheter quelques chocolats, après tout, j'étais là pour ça.

À la fin du jour
des ombres qui s'effacent...
les reflets sur l'eau

Rentrée à l'hôtel, je ne résiste pas à la gourmandise et croque suavement un chocolat à la nougatine... puis un autre... et encore un... jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Je me revois enfant chapardant les chocolats et les mangeant en cachette, au grand désespoir de ma mère quand elle découvrait le larcin.

Plus tard dans la soirée, je retrouve mes collègues pour faire une partie de cartes, ponctuée de fraises « tagada » et autres sucreries du même genre, si bien que, prise de nausées, j'abandonne mes partenaires pour aller me coucher.

Au fond de mon lit
sous une couette bien chaude
là, tout simplement

Blottie contre l'oreiller, je repense à aujourd'hui, puis à hier, tout se mélange...

La lune disparaît
entre les bras des nuages
– je ferme les yeux...

Soudain, j'entends des bruits d'eau, de pas, de valises qui cognent les murs dans le couloir.
On peut espérer mieux comme réveil...

Voir la mer, c'est toujours quand il fait froid que j'y pense, alors qu'en été je préfère la montagne – en tout cas jusqu'à présent. Je ne sais pas si je pourrais y retourner avant longtemps.

Un rêve de bonheur
égaré dans les montagnes
– un ange l'a gardé

Voilà ce qu'évoque, pour moi, l'été dernier à la montagne.

Le vent froid de l'Est
par la porte s'est introduit
sans rien demander

Ce soir, je vais boire à la nouvelle année, “au bout de l'an” comme le dit Bashô.

Vertiges d'ivresse
bouteilles par-dessus les toits
la tête dans le sac

Je me suis éclipsée avant l'euphorie des souhaits de « Bonne Année » ; je me sens si seule, finalement je vais me coucher.

Un rêve n'est qu'un rêve
semble me dire la lune
– réveil en sursaut

La nuit est encore là, et comme toutes les nuits je me réveille après m'être repassé le film des vacances en boucle.

Voilà vingt ans d'une vie et qu'en reste-t-il ?

À mon chant d'amour
sans vergogne s'est mêlé
le chant d'une aigrette

Le Jour de l'An s'achève. Bientôt le départ.

Je marche dans la rue *Maurice Ravel* jusqu'au métro *Porte de Vincennes* en direction de la Gare de Lyon.

Au crépuscule
une procession de lucioles
les phares sous la pluie

La gare grouillante de monde. On se croirait le jour de la bénédiction papale sur la place Saint-Pierre de Rome. Une effervescence indescriptible... les valises s'entrechoquent... surtout ne pas « rater le train ».

Trois heures et demie de voyage...

Sur le quai, il m'attend. Mon cœur bat la chamade.
Il est vingt trois heures au clocher de l'église. Il se peut que la vie ne nous ait rien promis,
La seule chose dont je sois certaine c'est que malgré tout

J'aime les roses
les nuits de pleine lune
et l'homme aux haïkus



Graziella Dupuy
Saint-Amant-Tallende, le 2 janvier 2006

Réveil inaccoutumé, alangui d'inconnu. Ma chambre est comme baignée d'apesanteur. Moi-même, dans mon lit, je suis abasourdie par l'inertie de mon corps qui semble se plaisir ainsi ! Une douce fraîcheur bénit les lieux, tandis que le plafond est inondé d'une éblouissante clarté que je ne lui connais pas aux plus beaux jours de l'été.

clarté blafarde...
sur le plafond l'extrême blancheur
de la chaussée

Je flotte, presque ! Oui, l'impression d'être sur une vague, aérienne ou aquatique ! Je me souviens du ciel de nuit, la veille...

les étoiles clignotent
sous la lune blanche –
il va geler à pierre fendre

Un mirage. Cette blancheur, si peu coutumière, est un signal que m'envoie la neige tombée cette nuit. Cette chambre frisque me le dit aussi. Règnent un grand calme, un effet d'apesanteur et des bruits étouffés, éloignés de la réalité. Le temps semble s'être ralenti,

un moteur pétarade
son souffle échaudé
il peine dans la neige

Quelques flocons nonchalants sur fond de ciel gris dans le cintré de la fenêtre. Quelques autres, en « bafouille de neige », ballotent dans le vent et s'écrasent sur le haut de la vitre.

Une rêverie échoue devant mes yeux éblouis – elle fait renaître en moi ce souvenir de petite enfance... Ouvrir le volet de bois et replonger entre les draps, là, au bout du lit où il fait si bon face à ce surnaturel extatique. Suis-je encore moi ? Suis-je flocon dans cette étrange balade entre ciel et terre ?

Cette envie de s'incruster sur la fenêtre, de prouver que l'éphémère est aussi existence... Je me laisse emporter par l'élan de cette bafouille et tout plonge dans l'irréel, le charme d'un matin d'hiver. Que c'est bon de n'être rien, que de s'alanguir du langage du ciel, de flotter dans une démarche émotionnelle, entre blanche pureté et ciel d'étain. Se laisser aller jusqu'à s'assoupir tout éveillée... dans cette lumineuse révélation que tout est vie et repos dans le grand temps d'un matin si criard d'une vie hors du temps. Ma couette serait-elle doux étain... lourdeur de mes paupières ?

sous la couette
je savoure un grand silence...
le temps hors du temps

Vient alors ce réveil soudain, « propulsée et hameçonnée » par le désir fort de contempler cette folle extase qui m'habite. Emportée par quelque mystérieux virage, me voilà à la fenêtre en surplomb du jardin. Ce dernier est serein, planté dans le décor, abrité par les losanges du grillage, truffés de neige. Des branches des cyprès de Leyland, gracieusement mobiles dans la bise, une légère brume mystifie le décor...

À l'œil de bœuf, des feuilles d'acanthes parent le carreau. Quasi gravées au stylet dans la matière, un fin brouillard s'en dégage. Quiétude presque irrationnelle dans l'émerveillement de l'instant.

kagerô de neige...
de la bise et du givre
l'indicible gravure⁹

En bas, j'entrouvre la porte sur le jardin. L'air glacial, septentrional, s'engouffre dans l'interstice, cinglant mon visage d'une gifle magistrale comme pour m'empêcher de regarder le spectacle de neige. L'hiver, statique de givre sur les sillons ténébreux de l'automne a accouché d'une beauté longtemps retenue dans les hautes sphères.

les branches ploient sous
la neige fraîche – effacées
les gerçures de l'hiver

Délicate et insoumise, légère et inconditionnelle. L'espace lui appartient, meublé de ce grand frisson, cet appel à une respiration profonde. Et, à un relâchement simultané...

immersion dans la nature
instant magique
que le souffle zen

Tout se précipite autour de moi ; je contemple les formes arrondies, les massifs chapeautés de perfectibilité sans pareille, la neige a pris place, arrondis parfaits des coussins du jour sur la table et les fauteuils de jardin. Bourrelets sur les haies, en saillie sur les murets et les pignons. Les cheminées fument au sein d'épaisses corniches blanches. Sur les hampes florales de l'été passé, des coiffes de fées.

⁹ *kagerô* : une notion japonaise qui intègre “la vapeur qui s'élève de la terre”, une sorte d'ondulation un peu floue

les gouttières débordent...
déjà des glaçons
prennent forme

Comme gravées dans l'espace, toutes ces sculptures occultent les sons.

intemporalité...
tous les sons audibles
noyés dans la masse d'air

Une voix fluette me murmure à l'oreille,

va jusqu'au ru...
ouïr le ruissellement
des eaux entre les berges

Entre les masses informes des nuages, j'ai l'impression que ce ru descend de plafonds inconnus.
La terre et le ciel confondus dans la même peausserie de neige. Je reviens sur mes pas ; sur l'arête
du muret, deux moineaux frileux nichés l'un contre l'autre

tout ronds
le cou dans le plastron
deux boules de plumes

La neige crisse sous mes pieds.
En sourdine, dit-elle son désespoir d'être ainsi massacrée ?

derrière moi

le silence se referme

sur mes pas

Claire Gardien, le 14 avril 2010

J'habite en ville, dans un quartier encaissé, bétonné ; de ma fenêtre difficile d'apercevoir le plus petit liseré de ciel ; alors, lorsque j'ouvre les volets, je regarde le sol, sec, humide (fraîchement lavé) ou franchement mouillé : la pluie, rare ici, s'annonce ainsi. Lorsque des gouttes d'eau pendent à la rampe qui borde les vitres, c'est que l'averse tombe dru. Mais aujourd'hui, début janvier, surprise !

Le ciel s'est trompé
la pluie d'hiver a cessé
Neige sur Marseille !

Il ne s'agit pas de ces flocons chétifs qui s'évaporent avant d'atteindre les trottoirs ou s'estompent en touchant l'asphalte, de pluie glacée et verglaçante. Non, je contemple muette, stupéfaite, l'extraordinaire : de gros, de larges, de volumineux flocons qui s'arriment solidement à terre. Un réverbère les éclaire car le jour n'est pas encore levé.

Doux flocons d'opale
la neige vole dans la nuit
Silence... elle tombe.

J'annonce, je claironne la nouvelle à la maisonnée et revêts une tenue de circonstance pour rejoindre le lycée où je travaille, peu fréquenté ce jour-là, tandis que la neige continue à tisser sa toile. Vers le milieu de la matinée, le proviseur décide de fermer l'établissement. J'ignore quelle urgence le pousse à prendre cette brusque décision, les élèves sont grands et habitent à proximité pour la plupart d'entre eux. Qu'importe, nul ne se fait prier pour quitter les lieux. Les bâtisses sont cernées d'un grand parc, arbres et buissons sont entièrement recouverts, j'enfonce dans une neige poudreuse légère et pourtant dense.

La rue Paradis, à présent... Étrange sensation, cette artère bruyante, toujours encombrée de voitures, la voilà silencieuse, touchée par une baguette de fée... Marseille au bois dormant... Je descends par une petite rue en pente qui mène à la majestueuse avenue du Prado. Une neige onctueuse, généreuse, tapisse la chaussée. Aucun bruit de moteur. Plaisir de déambuler au milieu de la rue d'ordinaire trépidante. Un homme me rejoint – il est chauffeur routier ; une fois son camion garé en toute hâte, il chemine tranquillement, plus question de livraison... nous devisons dans l'atmosphère paisible... temps suspendu :

Flocons de neige –
un éclair de silence
sur le toit du monde.

Les passants se parlent, et sur le Prado, les contre-allées offrent un réjouissant spectacle : enfants et boules de neiges, adultes bardés d'appareils photos.

Je me promène jusqu'au parc CHANOT parmi les arbres ; l'un d'eux, trop fragile pour supporter sa chape neigeuse, se secoue et se déleste de plusieurs branches ; je ne reçois que la moins lourde sur mon bonnet, mais me voilà toute arrosée de neige ! Mon euphorie me rend distraite – dorénavant, je n'oublierai pas de lever la tête. Les grilles de fer forgé à l'entrée du parc ont de splendides volutes rehaussées de blanc ; les photographes amateurs s'en donnent à cœur joie, se bousculent et se disputent parfois, les uns reprochant aux autres l'invasion de leur champ visuel... et réciproquement. C'est cependant la Méditerranée qui offre la vue la plus insolite, la mer mouvante, bruissante, bordée par la neige immobile, étouffant les sons ; mer et neige étincellent, mais les couleurs contrastent fortement.

Vision éphémère
la neige sur le rivage
Les vagues qui fument.

La neige métamorphose le paysage pour la première fois depuis vingt-deux ans, les Marseillais ont encore en mémoire les gigantesques embouteillages qu'elle avait jadis provoqué de trois heures de l'après-midi... à minuit. La colline de Notre-Dame de la Garde se transforme en piste, ski, surf ou luge. La cité phocéenne ne manque pas de relief, les cyclistes en savent quelque chose et les adeptes des sports d'hiver l'apprennent enfin.

Le crépuscule tombe vite en cette saison. Une balade nocturne s'impose, les illuminations de Noël auréolent la foire aux santons bien blanchie et le Vieux Port dont les bateaux semblent repeints d'une couche immaculée ; plus besoin de neige artificielle sur les sapins, voici la vraie, pas celle des cartes postales ou des extincteurs ! Mais le plus merveilleux, c'est l'absence de circulation, tout se passe comme si une panne d'essence avait privé la cité de ses poids lourds, de ses autos, de ses motos... Curieusement, presque tous les piétons sont également restés chez eux, blottis au chaud, suivant le conseil du premier magistrat de la ville... Marseille déserte, Marseille paralysée... mais Marseille magnifiée !

Une nuit de neige
La cité soudain se fige
sous un voile bleu.

Le lendemain, la neige fond déjà mais les massifs qui entourent Marseille, chaîne de l'Étoile, Marseillevyre, Sainte-Baume ou Garlaban demeurent saupoudrés de blanc... Bientôt c'est depuis leurs cimes qu'il faudra observer la neige des Alpes.

Un désir de neige
au flanc des hautes montagnes
Horizon lointain.

Marie-Noëlle Hôpital
Marseille, le 8 Février 2010

À l'aube...
Le long de la véranda,
sautille un pierrot.

Depuis quelques années, aux fêtes, nous rendons visite aux parents. Aujourd'hui, nous allons à Dâncu-Mic¹⁰. Nous attendons que se lève la brume au-dessus de Mureș.

Le chat noir
épie un moineau.
Aucun nuage au ciel.

Aucune trace sur la neige, mais les arbres à côté du chemin sont chargés de givre. Nous passons près d'un champ vert. Quelques épouvantails dans les couleurs criardes. La luzerne ensemencée en automne a poussé et les chevreuils cherchent de la nourriture. Nous entrons dans le village. Nous entendons les grelots de « călușari »¹¹ qui vont d'une maison à l'autre. Ils sont attendus avec émotion, particulièrement des jeunes filles.

Un chien aboie
importuné des grelots.
Le soleil là-haut...

Quelques courtes visites...
Les vieux se réjouissent de notre rencontre. Nous promettons de revenir.

Le soleil descend à l'ouest. Il est le temps de partir.

D'un arbre un épervier
regarde par-dessus le champ.
Aucune souris...

Maria Tirenescu, Cugir (Roumanie)
version/interprétation française du 4 mars 2010

¹⁰ Dâncu-Mic est un village en Transylvanie, Roumanie.

¹¹ Les « călușari » sont les danseurs d'une danse traditionnelle roumaine. Son nom vient de la racine roumaine *cal* (cheval), elle-même dérivée du latin *caballus* (cheval). Le dans, « Calus », vient d'un rite de fertilité païen et elle est supposée apporter chance, santé et bonheur aux villages dans lesquels elle est dansée.

8. Appel à contribution au « Projet kigo (printemps) »

Contacter directement Francis Tugayé : francis.tugaye chez wanadoo.fr

Si vous voulez que votre message n'aille pas aux oubliettes (!),
faites bien attention **au libellé** du champ « Sujet » (à la lettre et au signe près) :

- pour un article : **Projet kigo (article) - Prénom & Nom**
- pour un haïbun : **Projet kigo (haïbun) - Prénom & Nom**
- pour vos haïkus ou senryûs : **Projet kigo (automne) - Prénom & Nom**

Nombre maximal de « vermisses » : 12 haïkus ou senryûs

Date limite d'envoi : 21 mai 2010

Thèmes du prochain numéro

Haïkus ou senryûs : les ambiances et les coutumes printanières

Sans que vous vous en sentiez obligé, nous apprécierions « *les kigos suggérés ou affinis* » :

- soit la saison est désignée mais le contexte place le kigo quelque part au sein de celle-ci
- soit la saison n'est pas précisée mais un mot ou une expression y renvoie.

Au besoin ajoutez une note liée au kigo lui-même et aux mœurs spécifiques de votre région.

Toutefois, pour choisir un kigo, seuls votre instinct et votre perception vous guident.

C'est à vous de faire comme vous le sentez, comme les choses vous viennent.

Articles : vos propres perceptions de l'emploi du kigo hors Japon et/ou au Japon

En fait tout thème à votre convenance sera le bienvenu et, ce, quelque'en soient les saisons.

Dans les contrées hors Japon que serait susceptible d'apporter le kigo ?

- Soit un choix dicté par un affect avec le pays du Soleil Levant.
- Soit une pure intuition que l'on ne parvient pas à suffisamment sérier.
- Soit une adaptation à nos propres ressentis liés aux influences des saisons sur les êtres.

Là aussi, nous vous invitons à exprimer vos approches intuitives et/ou réfléchies.

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Francis Tugayé

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © scrol22 - Fotolia.com

Diffusion à 1050 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Avril 2010

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot